

1
" Rideau Gris "
- Comœdia
19-5-35 Marseille
1935

LE THEATRE ET LA MUSIQUE EN

INITIATIVES DES PROVINCES

On crée à Marseille, au " Rideau Gris " une pièce en un acte d'André Gide

Au cours de ce joli spectacle sont donnés: « Le Treizième Arbre », un acte d'André Gide; « Le Mariage Forcé » et « Tout Homme », pièce adaptée de l'anglais par Henri Fluchère

Le « Rideau Gris » a joué pour la première fois une pièce en un acte d'André Gide : *Le Treizième Arbre*.

C'est une farce, assure l'éminent écrivain. Et, de toute évidence, si les facéties des protagonistes ne parviennent pas à faire éclater le rire, il est certain que certaines réparties amènent sur les lèvres des spectateurs un sourire amusé. Car il y a des trouvailles d'expressions dignes d'un plus haut objet. Car, disons-le tout net et sans plus attendre, *Le Treizième Arbre* n'ajoutera rien à la gloire de M. André Gide. Ce n'était pas sans quelque gêne que certains jeunes hommes, encore tremblants de l'émotion des *Nourritures Terrestres*, de la hardiesse de *L'Immoraliste*, de la séduction des *Cares du Vatican* et de la puissance des *Faux Monnayeurs*, écoulaient cette petite histoire de table d'hôte, faiblement déguisée sous des oripeaux modernes et déjà passés. On a pu lire cet amusant potin de salon (oui, ma chère !) dans le dernier numéro de *Mesures*. Dans un château où sont réunis quelques personnages conventionnels à souhait : la vieille comtesse, le curé, le hobereau, l'esprit fort, le fils de famille, le vieux serviteur, on trouve sur le treizième arbre de l'allée, profondément gravé au couteau, un magnifique dessin obscène. Dans le désarroi qui suit la découverte, le curé prend la direction de l'enquête qui tend à déceler le coupable et l'on finit par établir, en recoupant l'emploi du temps de chacun et le journal que tient la comtesse, que le coupable, c'est la comtesse elle-même. Le refoulement lui a joué ce tour affreux.

Voilà l'anecdote. On devine bien les intentions de M. André Gide et qu'il s'agit là, après tout, d'une critique aimable de la convention, de l'hypocrisie, que sais-je ? de la société bourgeoise dont l'auteur de *La Porte étroite* est à la fois ravi et furieux d'être issu. Gide aura passé toute sa vie à jouer avec délices au démon pervertisseur. Ici c'est sous les traits d'un enfant terrible un peu défraîchi qu'il apparaît.

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il faille donner à ce *Treizième Arbre* plus d'importance que l'auteur n'a voulu lui en accorder. C'est une bluette à tendances satiriques, une piécette pour patronage laïque, qui, somme toute, n'est pas plus désagréable à entendre que celles des auteurs bien pensants à l'intention des cercles de Jeunesse catholique.

Il nous souvient cependant du *Retour de l'Enfant prodigue* que ce même « Rideau Gris » joua, l'an dernier, sur sa scène. Là nous avions retrouvé notre Gide éternel, celui qu'on aime ou qu'on déteste, dont on se fait le disciple ou l'adversaire, mais dont la pensée, l'insinuation trouble, le relent huguenot, le style de cristal armé ne peuvent laisser personne indifférent.

... dont la pensée, l'insinuation troublée, le relief huguenot, le style de cristal armé ne peuvent laisser personne indifférent.

De cette pauvre farce, si nous ne lui tenons rancune, nous ne saurions lui savoir gré. Il s'est volontairement, dit-on, plié à toutes les règles du théâtre. Eh bien ! pour une fois, tant pis pour le théâtre. Quant au style, il est excellent, direct, précis, *théâtral* à souhait. Hé, parbleu ! il ne manquerait plus que ça !

La confiance que Gide avait mise dans la troupe du « Rideau Gris » n'a pas été trompée. Tous ont défendu cette petite saynète avec une ardeur, une habileté, une foi qui étaient un hommage au vieux maître condescendant.

André Roussin, qui, décidément, possède un véritable tempérament dramatique, figura un curé à la fois bonhomme et ardemment sincère, sur qui il attira toutes les sympathies. Un peu trop de vérité, à mon goût, car il s'agissait d'un curé de Gide et, parant, un peu trop de nervosité. Mais quel art du geste, de l'intonation, de la composition ! *André Roussin*, ne craignons pas de le dire, est un véritable acteur.

Le rôle de la comtesse, qui est, avec celui du curé, le principal rôle de la saynète, était tenu par *Mme Jeanne Bassouls*. Il s'en fallut d'un rien pour qu'elle fût excellente, peut-être d'une plus grande souplesse du débit qui a tendance à devenir monocorde. Mais elle eut exactement la grâce et la séduction, la pointe de ridicule aussi, qui conviennent aux comtesses gidiennes, garottées par la tradition et la société et travaillées par le subconscient et les complexes.

Louis Ducreux représenta un docteur *Slyx* effacé et distingué ; *Etienne Frois* un professeur *Lavignette* suffisamment poli et pédant.

Billy Rodrigue fut le vicomte, plus traditionnel que nature, guêtré et parlant haut ; *Hubert Bricart*, un receveur souriant et désinvolte ; *Georges Ducœur*, qui progresse heureusement, un garde-chasse truculent et affligé d'un peu trop de tics. Enfin, *Ketty Pellier* fit une gracieuse et très britannique apparition dans le rôle de la gouvernante.

La deuxième partie du programme était constituée par *Le Mariage Forcé*, de Molière. Après les chatouillements gidiens, les larges traits de la farce éternelle libérèrent enfin les rires, les vrais.

Le « Rideau Gris » avait fait pour ce spectacle un effort considérable. *Denis Martin*, dont on connaît la déjà brillante carrière (à 25 ans, il a décoré *Protée*, de Claudel et Milhaud, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles ; *El retablo del paese Pedro*, de Manuel de Falla ; *Paris et les trois divines*, de Tévlinck et Poot ; *La Mégère apprivoisée*, *Turandot*, de Gozzi ; les spectacles de la Compagnie des Quinze, etc., etc.), avait exécuté, poussé par sa fantaisie et les nécessités budgétaires de la troupe, un décor et des costumes en papier, qui furent, à tous points de vue, une véritable « création ». Hardiment stylisés mais respectant l'esprit du siècle et celui de la farce moliéresque, ils nous offrirent un incomparable chatoiement de couleurs vives, une

fraicheur et un éclat que soulignait la ligne fantaisiste et sûre du dessin. La Compagnie du « Rideau Gris » a joué cette pièce, à mi-chemin entre la comédie italienne et la comédie classique, avec un goût qui ne s'est pas un instant démenti. Sans faiblesse serait trop dire. Il y a encore, traînant de-ci, de-là, quelques restes insupportables de cet amateurisme que nous avons tant combattu chez eux. La troupe ne s'est pas encore complètement dépouillée. Elle n'est pas encore tout à fait arrivée au « style ». Non que Ducreux ne le conçoive pas. Mais à cause des déficiences subites, quoique prévisibles, de certains acteurs qui ne parviennent pas à maintenir d'un bout à l'autre, même quand ils ne parlent pas, cette ligne de faite, ce maximum d'interprétation, ce style enfin qui est l'acteur même. Mais on pense que ce n'est là qu'une question de persévérance et de travail, et lorsqu'on considère les progrès réalisés depuis deux ans on acquiert la certitude qu'il nous sera donné de voir au « Rideau Gris » un spectacle enfin dépourvu de ce que nous appellerions volontiers, avec les sans-filistes, le « fading ».

Jacques Thévenet nous a donné un Sganarelle peut-être un peu stéréotypé, mais plein de suc et d'intelligence. Trop de souci du détail, semble-t-il, dans son jeu pourtant complet, consciencieux et bien amusant. Pierre Alder campa un Geronimo plein d'autorité et d'une assurance telle que, en consultant son programme, on pensait au pseudonyme. La Dorimène de Mme Edith de Poligny fut d'une grâce charmante, trop sensible sans doute et à notre goût trop bourgeoise. Dorimène est une marionnette madame, et il n'est pas bon de lui prêter votre cœur et vos sens. Louis Ducreux jouait Pancrease avec un allant et une verbosité magnifiques, faisant un contraste amusant avec la componction et la ridicule majesté de Marphurius, qu'in-

carnait avec brio André Roussin. Billy Rodrigue ne put pas admettre complètement que Lycaste n'est pas Fortunio et que le jeune marquis jouisseur n'a qu'un cœur de comédie italienne. Enfin Louis Malville et Pierre Mary complétèrent l'ensemble par d'amusantes silhouettes d'Alcantor et d'Alcidas.

Pour nous résumer, le défaut général de l'interprétation, mis à part deux ou trois rôles, fut de trop sacrifier à l'explication, à l'interprétation, pour tout dire, à la vraisemblance. Ici tout est extérieur, fabriqué; tout est de parade et parfois de parodie. Il ne s'agit pas d'être humain et réaliste, il s'agit d'être caricatural et surréaliste.

Point n'est le cas de la pièce qui achevait la soirée : *Tout homme*, librement adapté par Henri Fluchère d'une moralité anglaise du XII^e siècle. C'était une reprise, et nous en avons déjà parlé dans ces colonnes. Nous avons retrouvé la même poignante émotion issue de ce texte bouleversant qui contient les grandes vérités morales et si humaines, du jeu puissant de Ducreux dans le rôle de la Mort; de celui de Roussin, *Tout homme sincère*, émouvant, plein de soupirs et de cris qui vont à l'âme; de celui de Madeleine Cheminat, si pure, si douce, si faible dans le rôle de la Femme, et de la foi de tous les autres qui servent cette belle moralité de toute la force de leur amour.

Cette représentation du « Rideau Gris » clot sans doute le cycle de l'année. Mais nous croyons savoir que leur jeune renommée, à laquelle notre journal est fier d'avoir participé, va bientôt dépasser les limites de la ville. Si le « Rideau Gris » part pour la conquête d'un plus vaste public, on lui souhaite de trouver partout l'appui et la sympathie que mérite un effort désintéressé, au service de l'art et de l'art seulement.

Emile CARBON.